

M A R C U S M A L T E

LE GARÇON

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

© Zulma, 2016.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *le Garçon*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Même l'invisible et l'immatériel ont un nom, mais lui n'en a pas. Du moins n'est-il inscrit nulle part, sur aucun registre ni aucun acte officiel que ce soit. Pas davantage au fond de la mémoire d'un curé d'une quelconque paroisse. Son véritable nom. Son patronyme initial. Il n'est pas dit qu'il en ait jamais possédé un. Plus tard, au cours de l'histoire, une femme qui sera pour lui sœur, amante et mère, lui fera don du sien, auquel elle accolera en hommage le prénom d'un célèbre musicien qu'elle chérissait entre tous. Il portera également un nom de guerre, attribué à l'occasion par les autorités militaires en même temps que sa tenue réglementaire d'assassin. Ainsi l'amour et son contraire l'auront baptisé chacun à sa façon. Mais il n'en reste rien. Ces succédanés aussi seront voués à disparaître à la suite de cette femme et de cette guerre et de l'ensemble du monde déjà ancien auquel elles avaient pris part. Qui le sait ?

Pour peu qu'on daigne y croire, l'unique trace de son passage qui subsiste est celle-ci.

1908

Le jour n'est pas encore levé et ce que l'on aperçoit tout d'abord au loin sur la lande est une étrange silhouette à deux têtes et huit membres dont la moitié semble inerte. Plus dense que la nuit elle-même, et comme évoluant en transparence derrière ce voile d'obscurité. La paupière fronce à cette apparition. Doit-on s'y fier ? On se demande. On doute. À cette heure les gens dorment, dans les villes, dans les villages, ailleurs. Ici, il n'y a rien ni personne. Si la lune se montrait elle n'éclairerait qu'un paysage de maquis, brut, désolé. Une terre indéfrichée. Qui va là ? Quoi ? On l'ignore. On scrute avec une attention accrue cette ombre insolite pour tenter de l'assimiler à quelque espèce connue et répertoriée. Mais il n'y en a guère qui feraient l'affaire. À quel ordre appartient-elle ? De quelle nature est-elle ? On s'interroge. On la suit du regard. On la voit qui avance, courbée, l'échine déformée par une énorme protubérance, l'allure lente et quasi mécanique dans sa régularité. On devine, on sent qu'il y a dans cette démarche quelque chose qui tient à la fois du désespoir et de l'obstination. On pense à une tortue géante dressée sur ses pattes arrière. À un fabuleux coléoptère de la taille d'un jeune ours. On s'inquiète vaguement. On chasse ces pensées. Mais elles reviennent. Car après avoir passé en revue les divers représentants de la faune courante, en vain, on est bien obligé de lâcher les monstres. Les vrais. Légendes

et mythes remontent. On convoque le bestiaire des créatures primitives, archaïques, imaginaires, fantasmagoriques. On puise à la source de nos craintes les plus anciennes, de nos peurs les plus profondes. On frissonne.

Et tandis que notre esprit bouillonne et se tourmente, là-bas la silhouette bossue continue de progresser pas à pas sur un chemin qui n'a jamais été tracé.

On se rapproche. L'œil s'est aiguisé, il est capable à présent de trancher. D'un seul coup il scinde l'entité en deux. Deux corps distincts. L'un sur l'autre. L'un chevauchant l'autre comme lors de ces parodies de joutes qui égaient les cours de récréation – si un tournoi a eu lieu il est terminé, les adversaires tous disparus, vainqueurs ou vaincus, on ne sait.

Ainsi donc ils sont deux.

Le mystère s'éclaircit quant à la nature de l'apparition, mais curieusement on n'en est pas soulagé pour autant. On ne respire pas mieux. Au contraire.

Ils sont deux mais qui sont-ils ?

Que sont-ils ?

Que font-ils ?

Où vont-ils ?

On n'a pas fini de s'interroger.

Celui qui sert ici de monture a la stature d'un garçon de quatorze ans. Sec et dur. Les côtes, les muscles, les tendons saillent, à fleur de peau. Et par-dessus de vagues morceaux de tissu, un assortiment de frusques vraisemblablement constitué sur le dos d'un épouvantail. Il va sans chaussures, les plantes de ses pieds ont la texture de l'écorce. Du chêne-liège. Ses cheveux ruissellent sur ses épaules et sur son front tel un bouquet d'algues. Il est en nage, il luit, émergeant tout juste, dirait-on, de l'océan originel. La sueur lui sale les paupières au passage puis s'écoule en suivant le chemin des

larmes. Une goutte se prend parfois dans la jeune pousse de duvet qui ourle sa lèvre supérieure. Ses yeux sont noirs, plus noirs que le fond des âges, où palpite pourtant le souvenir de la prime étincelle.

C'est l'enfant.

Celle qui pèse sur ses reins n'a rien d'un chevalier sinon la triste figure. Une femme. Ce qui reste d'une femme. Les reliques. Sous les loques des bouts de bras qui dépassent, des bouts de jambe, la chair qui semble fuir du tas de hardes comme la paille d'une vieille poupée. Elle ne pèse pas lourd en vérité mais c'est un poids presque mort. Ballottant à chaque foulée. Son crâne repose entre les omoplates du garçon. Ses paupières sont closes. Elle a le teint cireux, la peau flétrie des pommes sauvages tombées de l'arbre. On lui donne soixante ans. Elle n'en a pas trente.

C'est la mère.

De temps en temps le garçon marque une pause. Ses mâchoires se desserrent. Il inspire, expire fort par le nez, on entend l'air chuintier. On croit entendre aussi battre son cœur mais ce n'est qu'illusion. Les secondes passent et il demeure, immobile, attentif, insensible semble-t-il aux secousses qui se propagent par vagues courtes, spasmodiques, le long de ses cuisses. Ses genoux tremblent mais ne fléchissent pas. Son buste est toujours incliné sous sa charge. Il lance à la nuit un regard par en dessous. Il sonde, en quête de repères qu'il est le seul à pouvoir extraire de la pénombre. Il n'a suivi qu'une fois cette voie auparavant mais cela lui suffit. Il a la mémoire des détails. L'épaisseur d'un buisson ou l'inclinaison d'un tronc ou les contours d'un rocher : ce que le commun des mortels est inapte à remarquer, lui le capte et le retient. Jusqu'au plus infime. Dans les galeries de son cerveau il y a des niches où s'entassent mille feuilles de tilleul que les ner-

vures seules différencient. De même mille feuilles de platane, mille feuilles de chêne. Il y a des poches pleines de cailloux que rien ne distingue entre eux hormis la subtile variation des éclats que chacun renvoie sous le feu de midi. Le garçon possède cela. Dans un ciel saturé d'étoiles il pourrait montrer du doigt l'endroit précis où l'une d'elles soudain manque à l'appel. C'est sans doute son unique trésor.

La femme sur son dos n'a pas bougé. Elle tient en suspension dans une sorte de hotte faite de peau de chèvre et de cuir et de corde. Ouvrage grossier confectionné par ses soins en prévision de cet événement sitôt qu'elle a été certaine qu'il surviendrait. Ses membres pendent de chaque côté, aux flancs du garçon. Avant de repartir ce dernier tire sur la sangle qui lui bride la poitrine afin d'en soulager la tension. Le cuir s'est incrusté dans la chair, y traçant un sillon de couleur mauve pareil à une balafre fraîche. Le temps l'effacera. Maintenant le garçon a repris ses marques, il a relevé ses indices, il se remet en route. Non sans une sourde angoisse on les regarde tous deux s'éloigner puis se dissoudre à nouveau dans le noir qui les a tout à l'heure engendrés. Vers quelle destination ? Dans quel but ? Au fond on ne tient pas tant que ça à le savoir, mais on se prend à espérer qu'ils les atteindront.

C'est l'enfant portant la mère.

Mer, lui avait-elle dit. Mer. Mer. Plusieurs fois. Elle lui avait serré le bras en le fixant droit dans les yeux comme elle le faisait lorsqu'elle voulait être sûre qu'il avait compris. Précaution inutile : il comprenait tout et tout de suite. Mais parfois il trichait et retardait le moment de le confirmer d'un signe de tête car il aimait sentir sa main et son regard posés sur lui. Cela était rare.

Ils étaient accroupis sur la grève et elle pointait le doigt vers l'immensité étalée devant eux. Ce jour-là le ciel et l'eau étaient du même gris et pourtant ils ne consumaient leur union que loin, très loin, à l'extrême limite de l'horizon. Le garçon se tenait sur ses gardes. Il avait déjà vu des flaques et des mares, mais ceci jamais. Les flaques et les mares pouvaient être franchies. Les flaques et les mares étaient des eaux mortes alors qu'il se sentait ici en présence d'une force éminemment vive, une puissance phénoménale contenue à grand-peine sous la surface et susceptible à chaque instant de se libérer. Dans son grondement sourd, incessant, il percevait une menace. Ses effluves âcres et lourds lui emplissaient les poumons, lui portaient au cœur. Sans parler de l'écume blanchâtre qu'elle bavait sur le sable.

La mère était restée un long moment le regard tourné vers le large. Dans le globe de ses yeux brillait une flamme que le garçon ne connaissait pas. Qu'il aurait aimé faire naître lui-

même ou pour le moins recueillir dans la conque de ses mains pour la protéger du vent et de tout. Cette lueur nouvelle l'étonnait. Que voyait-elle là-bas qui embrasait ainsi son âme ?

Le garçon n'avait jamais entendu parler ni de bateaux, ni de voyages, ni de continents.

C'était peut-être deux mois en arrière. Mer, avait répété une ultime fois la femme avant de se relever, et cette fois il s'était empressé de lui signifier sa pleine et entière compréhension, pour la rassurer, pour lui complaire. Pour conserver la flamme. Laquelle avait malgré tout disparu, comme soufflée, dès qu'ils avaient eu le dos tourné. Le rideau terne qui couvrait habituellement le regard de la mère était retombé. Était-ce sa faute à lui ? Qu'aurait-il pu faire de plus ? Personne ne pouvait répondre à ses questions car il ne pouvait les formuler.

Ils s'en étaient retournés vers leur foyer.

Ce jour-là c'était elle qui le guidait. Ouvrant la marche. Elle était déjà très affaiblie. Le mal l'avait déjà prise. Elle respirait avec un bruit de grésil et toussait quelquefois à en vomir ses tripes. Mais ses jambes la portaient encore, elle pouvait encore se déplacer seule. Avec lenteur. Lui qui hier devait trotter pour la suivre était contraint désormais de réfréner son allure pour ne pas lui écraser les talons. Il la gardait respectueusement dans sa ligne de mire, à quatre ou cinq pas de distance. À bien l'observer il constatait qu'elle avait rétréci. Ce n'était pas qu'une impression. Au fil des semaines le corps de la mère s'était rabougri, il s'était ramassé, ratatiné, sa taille avait réellement diminué. L'effet du mal, toujours. À coup sûr un trou s'était ouvert en elle, au centre d'elle, une bonde par laquelle petit à petit sa propre vie s'évacuait.

Néanmoins elle marchait. Elle avançait. Sans hésitation

quant à la direction à prendre. L'itinéraire, apparemment, n'avait pas de secret pour elle. L'avait-elle si souvent emprunté? Certains matins le garçon se réveillait seul. La mère n'était pas sur sa couche, elle n'était pas dans la cabane, elle n'était pas non plus au potager. Il la cherchait alentour, dans le périmètre, assez vaste, qui lui était familier, son terrain de jeu et de chasse, son univers entier. Elle n'y était pas. Le garçon retournait à la cabane, s'asseyait par terre sur le seuil et passait les heures suivantes à l'attendre. Sentinelle. Guet. Plus solitaire que jamais. Mer, mer : était-ce vers cela qu'elle s'en était allée? Elle désertait sans prévenir. Le garçon n'imaginait pas que cette absence pût être définitive. Il attendait. La plupart du temps la nuit précédait son retour. Aussi légers fussent-ils il entendait ses pas bien avant que de discerner ses contours auréolés d'un halo lunaire. Il n'avait pas quitté son poste. La mère n'expliquait rien. Elle passait devant lui pour regagner leur antre, lui accordant non une parole, non une caresse, mais un simple regard, neutre, au passage, et distillant dans son sillage son odeur d'humus et de sueur, de salpêtre et de cendre, à laquelle se mêlaient ces soirs-là, oui, c'est vrai, des relents étrangers, des remugles plus lointains, plus musqués, que le garçon flairait sans pour autant parvenir à en saisir l'origine.

Mer, lui avait-elle dit.

Cela fait quatre heures qu'il marche à présent. La mère sur le dos, suivant sa dernière volonté. Il ne saurait tenir le compte des mètres et des kilomètres parcourus. Il a soif. Quand il a pensé à l'outré il était trop tard pour faire demi-tour. L'air était lourd, chargé, longtemps il a cru que crèverait l'orage. En cours de route deux maigres éclairs ont craquelé le ciel, c'est tout. Les nuages se sont effilochés. La pluie ne tombera pas. Elle n'est pas tombée depuis des semaines, il n'y a guère d'espoir de trouver de quoi se désaltérer au fond d'une ornière ou dans le creux d'un rocher. Tout a été bu. Le garçon est condamné à s'abreuver à sa propre source : régulièrement il se lèche le pourtour des lèvres afin de ne rien perdre du clair brouet au goût de sel que son corps génère sous la chaleur et l'effort.

La femme a-t-elle soif aussi? Elle ne réclame pas. Elle n'est plus en mesure de le faire. Elle brûle. Son sang brûle. Ses os brûlent, jusqu'à la moelle. Ses viscères se sont racornis comme des morceaux de viande après fumage. La fièvre la consume et la momifie. Elle n'a plus, elle, la moindre goutte à exsuder. Une fine couche de salive séchée cimente sa bouche, scelle ses lèvres. Elle ne râle plus. Elle ne tousse plus. Elle ne crache plus. Le garçon pense qu'elle dort. Elle a perdu conscience. La seule infime différence entre le sommeil et la mort est ce frêle filet d'air qui filtre par ses narines. Le garçon

le reçoit dans le bas de la nuque. C'est aussi ténu que la chute de flocons de cendre.

Il traverse maintenant une zone au sol fissuré où poussent la soude et la salicorne. Disséminés ici ou là d'épais tapis d'obione dans lesquels ses pieds enfoncent. De loin en loin un pin parasol esseulé. Il marche encore les trois quarts d'une heure avant de marquer soudain l'arrêt. Nez au vent comme un cerf aux aguets. Parmi le bouquet d'odeurs il en est une qui se détache, celle de l'iode. Son pouls s'accélère. Il se remet en route.

Et bientôt il l'entend. Elle gronde en sourdine à son approche. Et lorsqu'il la découvre elle occupe déjà tout son champ de vision, étalée de toute sa masse, de toute sa démesure, jusqu'aux confins du monde connu. Sa peau ondule et fluctue, se hérisse à certains endroits. D'un noir d'encre mais luisant inexplicablement sous le ciel sans lune.

Cette fois-ci le garçon n'a pas peur. Ce qu'il ressent c'est de la joie et du soulagement. Il s'immobilise sur un semblant de dune et gonfle ses poumons et il tend le bras vers l'horizon. Pour montrer ou pour offrir.

Mer.

La femme sur son dos ne relève pas la tête. Elle n'ouvre pas les yeux. Elle reste muette.

Tout à sa satisfaction le garçon ne s'est pas rendu compte que le souffle dans son cou s'était interrompu. Quelques minutes, quelques pas plus tôt. Le cœur de la femme a cessé de battre. Il ne battra plus.

Sa mère est morte, c'est aussi simple que cela. À cette heure, elle et lui, ce n'est pas sur le même rivage qu'ils ont échoué.

Le garçon ne le sait pas encore.

Avec une gestuelle de chameau il fléchit un genou et se

pose délicatement sur son séant. Il dénoue la lanière autour de sa taille, fait passer par-dessus sa tête celle qui entravait son torse. Aussitôt détaché son fardeau bascule vers l'arrière et s'affale sans résistance aucune. Le garçon est surpris. Il se retourne. Il demeure un instant à quatre pattes à scruter le corps inerte. De la femme on ne distingue rien d'autre que la tache pâle du visage. Une antique page de parchemin où sont inscrites les souffrances et les misères de son existence. Pour qui sait lire. Cette nuit plus encore que les nuits précédentes elle paraît minuscule. Flottant dans ses guenilles. N'étaient ces stigmates dans sa chair on pourrait la prendre pour la fille de son enfant. Sans doute a-t-elle déjà entamé sa conversion.

Le garçon allonge la main et lui touche l'épaule. Il y exerce une timide pression du bout des doigts. Puis il saisit la pointe du menton et la secoue doucement. La mère ne se réveille pas. Le garçon retire sa main.

Il reste là immobile à la regarder. La joie s'en est allée. Quelque chose d'autre s'installe dans son ventre. Et il y a aussi une sorte de bourdonnement qui fait vibrer ses tympanes et couvre peu à peu le bruit du ressac. Ce sont des phénomènes qu'il ne connaît pas. Il a vu des oiseaux morts. Des lézards morts. Des mulots morts. Quantité d'insectes morts. Il a brisé le cou à des poulets et à des lapins, il a écrasé des crapauds et des vipères. Ils étaient étendus par terre à ses pieds et ils ne bougeaient plus et le garçon avait parfaitement conscience qu'ils ne se relèveraient pas. Mais c'était sans comparaison avec cela. Rien ne se manifestait alors ni dans ses oreilles ni au fond de ses entrailles. Il a eu maintes fois l'occasion d'observer les avatars de ces bêtes mortes. Les cadavres décomposés ou desséchés ou le plus souvent aux trois quarts dévorés par une infinité de charognards, renards, corbeaux, fourmis,

mouches, asticots, tous y prélevant leur pauvre mais indispensable pitance. Et la terre elle-même pour finir.

Est-ce sa faute à lui ?

Du regard le garçon embrasse l'espace alentour. Chaque épine de la rose des vents. Puis il lève les yeux au ciel. Il n'y a pas d'étoiles. Aucun astre. Il n'y a rien. Soudain sa bouche s'ouvre en grand comme pour recueillir l'eau de pluie mais c'est de l'air, c'est de l'air qu'il cherche, qu'il happe avec avidité sous peine d'asphyxie tandis qu'au même instant des spasmes l'agitent, des hoquets, des sanglots secs remontés des tréfonds et qui font trembler les barreaux de sa cage thoracique.

La crise ne dure pas. Quand sa respiration est à nouveau régulière le garçon redresse en douceur le corps inanimé. Il l'assoit. D'une main il s'efforce de lui maintenir le dos et la tête qui balle au bout de la tige du cou. Il frotte son autre main sur sa cuisse afin de la débarrasser des grains de sable puis l'approche de la figure de la femme. Il pose ses doigts sur une paupière (la peau fine comme du papier de soie, fine et friable comme l'aile du papillon) et la relève précautionneusement. Il se penche pour voir. Il n'y a pas de lueur. Aucune flamme. Il n'y a rien. Le garçon ôte ses doigts et la paupière retombe.

Aurait-il pu faire quelque chose de plus ?

Il hésite. Indécis. Une fois encore il lance des regards à travers l'obscurité, vers l'intérieur des terres, dans la direction d'où il vient, puis à l'opposé, vers la vaste plaine liquide, mouvante, vers les rives invisibles où naissent les vagues. Voilà les extrémités du monde. Nul ne surgit de l'une ni de l'autre pour lui porter secours ou conseil. Ce n'est pas qu'il l'espérait. À vrai dire il n'en a même pas l'idée.

Au bout d'un moment il prend place derrière la femme. Il se cale contre son dos de manière à lui servir de tuteur.

Elle repose sur lui, le visage tourné vers l'horizon. Chose promise.

Le garçon a replié les genoux contre sa poitrine. Il serre ses bras autour. La sueur a commencé à sécher sur sa peau et c'est tout juste s'il n'a pas froid. Son pouls bat une lente cadence. Son regard est flou. Il faut bien avoir à l'esprit que jamais au cours de sa courte existence il n'a entendu prononcer le mot « mère ». Non plus que le mot « maman ». Jamais une comptine ne lui a été contée, une berceuse chantée, qui auraient pu comprendre l'un de ces termes et lui en révéler sinon l'exacte signification, du moins l'essence secrète.

Jamais.

Le garçon ne peut savoir objectivement ce qu'il vient de perdre. Ce qui ne l'empêche pas d'en éprouver l'absence jusque dans le moindre atome de son être.

Le jour le surprend allongé sur le ventre et la bouche ensablée. Il a dormi d'un sommeil sans fond. C'est la lumière qui l'en extirpe, coulant à verse, crue, dense. Avant même d'ouvrir les yeux il prend appui sur ses coudes et redresse la tête. Il grimace. Des grains crissent entre ses mâchoires. Il s'assoit et s'essuie les lèvres, puis le menton, le nez, les joues rêches d'une croûte de sel. Se débarrasse de cette barbe postiche poussée durant la nuit. Il se racle la langue avec les dents et crache.

Là-haut les nuages ont déserté. Le soleil blanchit le bleu du ciel, à mi-chemin de midi. Une pluie d'or picore la surface de l'eau : ce sont des myriades de gouttes fulgurantes, en plein jour une constellation de lucioles ou de feux follets. C'est beau. Le garçon réussit à garder entrouvertes ses paupières et la féerie se reflète dans le miroir de ses pupilles. Ce spectacle l'enchanté. Il aime ce qui brille. Les mains en visière il se protège les yeux. Évite de les poser sur le cadavre avachi contre sa jambe.

À les voir tous deux ainsi comment ne pas songer à des naufragés au lendemain de la tempête ? Un unique survivant parmi eux.

La mer est calme ce matin. Elle s'échoue paresseusement sur le rivage à vingt pas du garçon. Mais ce n'est pas la mer.

En réalité c'est un étang. Certes le plus grand d'Europe,

vingt kilomètres de long et presque autant de large, mais un bassin tout de même, enclos, et de bien modeste dimension en regard des océans. Un vaste bocal à poissons. C'est l'étang de Berre. Relié à la Méditerranée par le cordon ombilical du canal de Caronte.

La femme ignorait ce détail. Lorsqu'elle venait s'asseoir ici sur la grève elle croyait faire face à l'infini. Mer : c'est ainsi qu'elle l'a toujours nommée de son vivant. Et dans sa tête sans doute embarquait-elle sur la grande, la vraie. Celle qu'on prend sans esprit de retour. Celle qui ouvre sur le champ des possibles, qui nous transporte en des contrées vierges où l'on peut commencer, recommencer, effacer tout ce qui a été si mal écrit et se mettre enfin à écrire ce qui aurait dû l'être. Et alors à chaque fois se reproduisait le miracle de la petite lueur embrasant ses yeux et son âme.

Mais ce n'était pas la mer. Juste un échantillon, un ersatz, juste une reproduction miniature. On a les rêves qu'on peut. Quel que fût celui de la femme il n'avait pas l'envergure qu'elle imaginait. Elle est partie en emportant avec elle cette illusion. Mystifiée de bout en bout. Qu'importe, souvent compte davantage l'idée qu'on se fait des choses que les choses elles-mêmes.

Le garçon s'est levé. Des étincelles crépitent encore devant ses prunelles. Il s'avance jusqu'à la frange d'écume. S'arrête. Se laisse lécher les pieds. La fraîcheur l'étonne, il s'attendait à quelque chose de tiède. Ses orteils se rétractent et creusent le sol meuble. C'est une sensation agréable. Il se remet en marche tandis que derrière lui ses empreintes s'évanouissent déjà. Il s'enfonce dans l'eau. Lorsqu'elle lui arrive aux genoux il s'arrête à nouveau et reste une longue minute sans bouger. Puis il s'asperge le visage. Il se mouille les cheveux. L'eau cascade sur ses épaules et dans son cou. Toute cette eau, il y

a toute cette eau, fraîche, claire, à portée de doigts, à perte de vue, et puis il y a sa soif.

Il considère un instant la paume de sa main qu'il tient grande ouverte devant lui. Luisante et ruisselante. Il la lape d'un unique coup de langue. Le goût est saumâtre. Puis il se penche à la surface comme sur une auge et engouffre une pleine gorgée, se rince la bouche en gonflant les joues et recrache le tout dans un geyser de postillons. L'amertume demeure, tapissant son palais.

En retournant vers le rivage il voit un couple de goélands occupés à ausculter la dépouille de la mère. Docteurs ès viande avariée. Ils sont là qui piétinent en se haussant du col, la mine sévère, l'œil glacial, avant de piquer brusquement du bec dans le tas de haillons. Le garçon se met à courir. Il agite les bras, griffe l'air, un rictus lui retrousse les lèvres d'entre lesquelles s'échappe cette espèce de sifflement ou de feulement que produisent certains serpents et les chats en colère.

Les oiseaux fuient à son approche. Trottent d'abord à pas menus, ailes écartées, pareils à de vieilles carmélites outrées tenant relevé leur scapulaire. Mais cela ne lui suffit pas. Le garçon les pourchasse jusqu'à ce qu'ils soient forcés de prendre leur envol. Et longtemps encore il les poursuit du regard. Ils ne sont plus que des mouettes, puis des moineaux, puis d'indistincts moucherons dans l'azur quand lui est toujours là, campé, les bras tendus dans leur direction avec au bout des doigts crochus comme des serres et qui semblent s'agripper au firmament.

S'il connaissait Dieu il Le prierait de les maudire.

Après cela il retourne auprès de la femme. Il la charge sur son dos et repart.

La nuit est tombée lorsqu'il franchit le seuil de la cabane. C'est un vieillard que l'on croit voir apparaître. L'ancêtre de lui-même. Chaque pas lui coûte. Chaque geste. Dans la pénombre il s'approche de la couche de la mère, s'apprête à s'y asseoir mais ses forces le lâchent et il choit lourdement sur les fesses. Le poids de son fardeau l'entraîne à la renverse. Il lui faut un temps infini pour se débarrasser du harnais. Une sangle a entaillé sa chair au-dessus du sein, un peu de sang a coulé.

Il tire une couverture sur la morte puis se remet debout. Ses jambes sont prises de tremblements qu'il essaie d'endiguer en empoignant ses cuisses. Au bout d'un moment il y renonce et ressort.

Dehors il traverse ce qu'on pourrait appeler la cour. Se déplaçant à très courtes foulées comme si ses chevilles étaient enchaînées l'une à l'autre, par obligation autant que par prudence, sachant qu'au point d'épuisement où il est rendu la terre peut à tout instant s'ouvrir sous ses pieds et l'avaloir. Il ne veut pas tomber avant d'avoir bu. Maintes fois sur le retour il a été tenté de quitter sa trajectoire pour partir en quête d'une source, il a résisté de crainte de se perdre avant que sa mission fût achevée. Il a les gencives vertes de toutes les tiges qu'il a mâchées et sucées pour en extraire la sève. Alors soit, c'est peut-être la cour qu'il traverse mais c'est un vaste désert, avec l'oasis au bout.

Sont posés côte à côte une bassine et un bidon en fer-blanc cabossé. La bassine est vide. Le garçon soulève à deux mains le bidon et en porte l'embout à ses lèvres. Son cou s'étire. Il ne boit pas, il avale. La première gorgée manque l'étouffer. L'eau rejaillit par ses narines. Il tousse. Cette toux sèche est le seul bruit que retient la nuit. Au loin son écho lui répond et l'on croit entendre une série de détonations feutrées, un échange de coups de fusil.

Il reprend son souffle. Puis il lève à nouveau le récipient et s'astreint à boire avec parcimonie. Une gorgée, puis une autre, puis une autre. Une fois sa soif étanchée il émet un énorme rot.

On le trouve un peu plus tard à quatre pattes dans une sorte d'enclos qui tient lieu de poulailler. Il fouille. Il a réveillé la volaille, en témoigne le caquetant concert qui l'accompagne. Le garçon n'en a cure. Il allonge le bras et cherche à tâtons au fond de larges casiers à claire-voie, palpe du bout des doigts la mince litière de paille qui s'orne parfois d'une plume rousse ou d'un brin de duvet aussi doux que la soie, pousse si nécessaire les volatiles, sans ménagement ni égard pour leurs cris d'effroi ou de courroux. Il connaît les endroits que les pondeuses affectionnent, les cachettes illusoire où elles abritent les fruits de leurs amours.

À quelques pas de là se trouve une cage à lapins mais elle est vide depuis la fin de l'hiver.

Il se retire. Il a déniché deux œufs qu'il porte sous son nez et renifle accroupi au milieu de la cour. Il en pose un à ses pieds et lève l'autre au-dessus de son visage. Tête renversée, bouche béante. Il brise la coquille et la sépare en deux avec les pouces. La substance visqueuse se déverse sur sa langue, se répand dans sa gorge. Il laisse s'écouler jusqu'à la dernière goutte. Il lèche l'intérieur de la coquille puis la jette. Puis il

ramasse le second œuf et recommence.

D'un coup de poignet il efface la trace baveuse qui suit l'arrondi de son menton. Il suce consciencieusement ses dix doigts. Il va boire encore au bidon mais pas plus de trois gorgées cette fois. Puis il retourne vers la cabane, portant devant lui son estomac qui lui fait l'effet d'une outre enflée où le liquide clapote à chaque pas.

Longtemps le garçon garde les yeux ouverts. Couché sur sa paille dans l'obscurité. Longtemps la surface des eaux continue de scintiller dans son regard. Ou autre chose, mais quoi ?

C'est la rumeur des vagues qui l'endort. C'est la respiration calme et régulière du ressac qu'il fait sienne.

Il sait qu'il se trouve d'autres hommes sur terre mais il n'a pas idée de leur nombre. Si on lui disait que pour l'année en cours ce nombre est estimé à un milliard et sept cent quarante millions il ne comprendrait pas de quoi l'on parle. Si on lui disait qu'il y a plus d'hommes et de femmes dans le monde qu'il n'y a d'étoiles dans le ciel de décembre il éclaterait franchement de rire – de son rire fracassant mais si rare hélas.

Des surprises l'attendent dans l'avenir.

Pour sa part il en a épinglé cinq à ce jour. Cinq spécimens de l'espèce humaine dont il a pu de visu vérifier l'existence. Sa génitrice non comprise. Trois d'entre eux étaient des braconniers occupés à poser pièges et collets. Le quatrième était un étrange marcheur solitaire, encapuchonné, à l'allure de moine. Peut-être un pèlerin. Peut-être un pénitent égaré sur son propre chemin de croix. Ceux-là le garçon les avait aperçus de trop loin pour distinguer leurs traits. Seul le cinquième et dernier s'était approché à moins de trente pas. C'était un colporteur, lui aussi certainement déboussolé pour en arriver là. Bien avant de le voir ils l'avaient repéré au tintinnabulement de son barda. L'homme était venu jusqu'à eux. Il avait fait halte devant la cabane et lancé deux grands ohé ! pour signaler sa présence. Le garçon avait tressailli au son de cette voix, la première voix d'homme qu'il entendait. La mère et lui étaient alors perchés au cœur d'un mûrier à trois mètres

au-dessus du sol, ils observaient le marchand à travers la frondaison. L'homme portait sur le dos une hotte en osier dans laquelle il aurait pu tenir tout entier et sa descendance avec. Elle était remplie de tissus et de dentelles et autres articles de mercerie et d'une quincaillerie complète et d'une petite bibliothèque composée de livres et d'almanachs et d'images allant de pieuses à licencieuses et encore d'une batterie de produits de première et de dernière nécessité. Le garçon se tordait le cou à fouiller du regard dans ce bric-à-brac, fasciné par ces objets dont pour la plupart il ne concevait pas l'usage. À l'affût sur sa branche la mère surveillait les faits et gestes de l'intrus avec des airs de grand-duc. Elle s'était munie d'une courte bûche de bois dur qui lui servait habituellement de gourdin pour estourbir les lapins ou les couleuvres.

Le colporteur était resté un moment planté dans la cour. Une moustache tombante et floue ornait sa figure émaciée. La sueur dessinait une large trace sombre autour de son col, comme la marque d'un joug. Il tournait lentement le regard d'un côté et de l'autre, circonspect, ou peut-être au fond vexé que sa venue ne fût pas plus attendue que celle du prophète. La mère avait serré un peu plus fort son bâton lorsqu'elle l'avait vu se diriger vers l'entrée de la cabane. L'homme s'était arrêté sur le seuil et avait donné encore une fois de la voix, et comme son appel demeurait encore une fois sans réponse il avait risqué la tête à l'intérieur et la pénombre l'avait froidement décapité. De là-haut dans l'arbre ils ne voyaient plus qu'une hotte sur pattes. Puis le colporteur était retourné à la lumière à reculons. Il avait fait de nouveau une ou deux voltes pour inspecter les parages. Personne. Ultime camelot dans un hameau fantôme. Ses yeux s'étaient attardés plus qu'il n'était nécessaire du côté du poulailler. Ils s'étaient attardés du côté du potager. La bonne aubaine? Sans doute

avait-il pesé le pour et le contre. Il se grattait la joue et sa barbe renaissante crissait sous ses ongles noirs. On ne sait si c'est l'honnêteté ou quelque forme de crainte superstitieuse qui l'avait conduit en fin de compte à poursuivre sa route sans rien prendre. Il était reparti avec sa manne pleine et son boniment en travers de la gorge. Bien après l'avoir perdu de vue ils entendaient encore son attirail cliqueter dans le lointain comme la clochette d'une brebis esseulée. Ils n'avaient pas quitté leur cachette avant que le silence ne fût complet. Alors le garçon avait sauté de sa branche, il s'était précipité dans la cour et s'était penché sur les empreintes que l'homme avait laissées et il les avait effleurées une à une du bout des doigts. Il avait senti ses doigts. Après quoi il était resté debout à humer l'air à plein nez jusqu'à ce que tous les effluves inconnus se fussent évaporés.